

# Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Académie des sciences et lettres de Montpellier. Auteur du texte.  
Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de  
Montpellier. 1983.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

– La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

– La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

– des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

– des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

2p 50432 / 1983, 14

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES  
DE MONTPELLIER

(1706-1983)

NOUVELLE SERIE

TOME 14 - 1983

BULLETIN  
DE  
L'ACADÉMIE DES SCIENCES  
ET LETTRES  
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1983

**Séance du 19 décembre 1983***RÉCEPTION de M. Pierre-José ABOUT**ÉLOGE de Mgr RAFFIT*

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

L'on vit un moment singulier lorsqu'on paraît devant votre Compagnie : toutes nos raisons d'être modeste et qui sont grandes, disparaissent tout à coup, puis reparaissent avec vivacité. Si je ne songeais aujourd'hui à me défendre des mouvements flatteurs de la vanité, quelle occasion n'aurait-elle pas de me séduire et de me jeter dans la plus amène, la plus délicate, la plus fascinante erreur où je sois jamais tombé ! En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirais posséder en partage toute sa renommée, être comblé de son érudition à laquelle l'esprit le plus délié se lie. Et pourtant nous sommes inspiré d'être pour nous plus sévère et plus exigeant que ne le fut l'Académie. Devant tant de science et de vives intelligences, notre poids semble d'une aérienne légèreté. Et notre passé et nos ouvrages nous paraissent bien menus. Mais éprouvant ce que l'on est, on se dit que tout arrive. Cependant, voici que ressuscite la vanité et comme elle est bien hardie dans ses idées, et si ingénieuse à les autoriser insidieusement, je me croirais digne du choix que vous avez fait, pour ne pas vous croire capable d'un mauvais choix. Vous m'avez accordé une place si honorable en me plaçant parmi vous, que je me sens redevable d'un remerciement qui ne soit pas de cérémonie, mais qui émane du cœur. Si ma gratitude s'adresse à tous ceux dont je vais devenir le confrère, elle ne saurait oublier de distinguer ici la figure aimable et si amicale d'Henri VIDAL qui m'a persuadé qu'il fallait songer à vous joindre et de paraître devant votre Compagnie avant que de m'y confondre ; elle ne saurait oublier non plus Pierre MASSET qui a bien voulu accepter, avec une somptueuse générosité, d'être mon parrain et de m'obliger par son exquise sollicitude.

Me voici à présent chargé du redoutable honneur de prononcer l'éloge de Monseigneur RAFFIT, mon illustre prédécesseur. Je ne saurais me flatter de peindre avec fidélité un homme si admirable et que je n'ai point connu, alors que sa mémoire est toute vivante dans la plupart d'entre vous. Mais aidé par ceux qui furent ses amis, j'espère approcher de la vérité d'une manière peut-être un peu impressionniste, mais sans trop l'entacher d'une pieuse infidélité ou d'une fidélité trompeuse.

\*

\* \*

Joseph RAFFIT est né à BÉZIERS le 26 mars 1890, sur la paroisse de Saint-Nazaire, dans la maison de ses parents... Il est l'aîné de six enfants ; il a fait ses études à une petite école de franciscaines qui assura ses classes primaires, après quoi il a continué ses études secondaires à l'école de la Trinité. Cette école avait été fondée par trois prêtres et elle était tenue essentiellement par le clergé du diocèse de Montpellier : il s'y distingue par des études très brillantes puisque, chose tout à fait exceptionnelle, il reçut par deux fois le grand prix d'honneur de cette école, une fois à la fin de la classe de rhétorique, une seconde fois au terme de sa classe de philosophie. Et à 17 ans, ayant terminé ses études secondaires, il prit la décision, longtemps rêvée et longuement mûrie, de consacrer sa vie à Dieu, répondant à un appel et à une vocation qu'il avait entendus dès son enfance. Il connut à l'école de la Trinité, son Directeur spirituel qui s'appelait l'Abbé COSTE, - qui plus tard devint Évêque de Carcassonne et mourut Archevêque d'Aix-en-Provence - et l'Abbé COSTE avait été un étudiant du séminaire français de Rome ; lorsqu'il sut que cet élève s'orientait vers le sacerdoce, il conseilla aussi bien à l'Évêque de Montpellier qu'aux parents de Joseph RAFFIT de l'envoyer à Rome. Le Cardinal de Cabrières, qui était Évêque de Montpellier depuis 1874, décida bien volontiers de diriger Joseph RAFFIT vers Rome et c'est ainsi qu'en automne 1907, à peine âgé de 17 ans, le jeune séminariste revêtit la soutane et partit pour la ville éternelle. Il a fait, dit-on, quelques répétitions dans l'escalier de sa maison pour apprendre à marcher avec ce vêtement tout nouveau pour lui.

Il passa sept ans au séminaire français de SANTA CHIARA tout en suivant les cours savants de l'Université pontificale grégorienne. De ces sept années romaines, il a conservé un souvenir émerveillé et jusqu'à sa plus extrême vieillesse, il a aimé

dire et répéter combien il avait été heureux à Rome — et prenait plaisir à évoquer ses souvenirs romains. Pourtant, la discipline était certainement plus rigoureuse qu'elle ne l'est aujourd'hui. D'abord la scolarité se déployait sur neuf mois sans rupture de continuité : les étudiants partaient au mois d'octobre et ne revenaient qu'à la fin du mois de juin ou en début du mois de juillet ; ensuite la vie du séminaire était certainement emprisonnée ou en tout cas réglée, par un système d'impératifs extrêmement précis et qui, aujourd'hui, pourrait bien paraître austère : par exemple les élèves se levaient à 5 h 1/4 et Monseigneur RAFFIT a conservé très longtemps l'habitude de se lever, sinon à 5 h 1/4, du moins de très bon matin. Le séminaire, en ses chambres d'étudiants, n'était pas chauffé : Monseigneur RAFFIT racontait qu'une fois en 7 ans, il avait allumé un journal pour se réchauffer les doigts trop engourdis par le froid : c'était le seul feu qu'il avait vu dans sa chambre et peut-être dans tout le séminaire à cette époque ; d'ailleurs, la neige à Rome était chose si rare, que lorsqu'elle tombait, le premier jour de neige était jour férié dans toutes les écoles, y compris dans les universités pontificales. Mais, si la discipline était peut-être assez sévère, en tout cas assez rigoureuse, l'atmosphère, semble-t-il, était extrêmement agréable : atmosphère de piété, de formation spirituelle et Monseigneur RAFFIT en avait toujours été reconnaissant à ses maîtres du séminaire français : les pères du Saint-Esprit ; atmosphère aussi de travail, puisqu'à l'université grégorienne qui était alors, comme aujourd'hui encore, tenue par les Pères de la Compagnie de Jésus, l'enseignement se référait à la grande tradition scolastique : il était très dense et Monseigneur RAFFIT a toujours travaillé avec beaucoup de facilité et de succès. Tout l'enseignement se déroulait en latin, bien entendu, les cours, comme les examens, comme les traités de philosophie et de théologie ; il semble qu'après une rapide période d'adaptation cela ne lui ait pas posé grands problèmes. Il serait difficile de restituer le niveau exact de cet enseignement, qui était évidemment très différent de celui que l'on dispense aujourd'hui avec une certaine qualité d'excellence ; mais enfin il est certain qu'une personnalité comme le Cardinal BILLOT, qui n'était pas encore Cardinal quand il enseignait à la grégorienne, passait pour être un théologien de tout premier ordre.

Le jeune séminariste passa un baccalauréat de droit canonique et, sans avoir jamais été juriste, il fut attentif dans son ministère ultérieur aux problèmes canoniques qui pouvaient se poser à lui ou que l'on pouvait lui soumettre ; il obtint un doctorat en philosophie et un doctorat en théologie qu'il a soutenus en 1914 ; il s'agissait moins de thèses ou de mémoires, que d'examens d'un très haut niveau qui attestaient la vaste culture, la solidité des connaissances, la profondeur de réflexion

et une certaine forme de génialité de la part de celui qui en triomphait.

L'Abbé RAFFIT est donc revenu de Rome, muni de ses deux doctorats et plus encore avec une formation romaine et un esprit romain : il est toujours resté extrêmement romain, se distinguant par sa fidélité sans défaillance, sans faille et sans problèmes à l'égard du Saint-Siège. Comme tous les élèves du séminaire français, il participait à toutes les grandes cérémonies à Saint-Pierre de Rome et il a ainsi, pendant sept ans, eu l'occasion de voir en maintes circonstances le Pape Pie X. Comme tous les séminaristes français, il a parcouru toutes les basiliques et nombre d'églises. Comme ses condisciples, il participait à la catéchèse dans de pauvres paroisses de Rome. Il a donc été fortement marqué par le climat humain et spirituel de la ville éternelle et il est resté attaché à ses souvenirs. Du reste, redevenu montpelliérain, il a été pendant des années le rédacteur unique d'une revue qui s'intitulait les «Échos de Santa Chiara», fondée par un ancien maître de Monseigneur COSTE, et il s'est occupé de cette publication avant, comme après la guerre de 1939. C'est donc un étudiant très romain qui a été ordonné à Rome, car c'est à Saint-Jean-de-Latran, par la médiation du Cardinal-Vicaire qu'il a tenu à recevoir tous les ordres mineurs jusqu'à l'ultime sacerdoce. Il a été ordonné prêtre en 1913, est revenu à Rome pour achever son doctorat, et, en l'été 1914, il a regagné définitivement son diocèse pour recevoir un ministère.

Le Cardinal de CABRIÈRES le nomma Vicaire à Saint-Jean-de-Pézenas, où il resta de l'été 1914 au début de 1920. Il a donc passé toute la première guerre mondiale à PÉZENAS, car de santé fragile et d'apparence frêle, des conseils de révision successifs l'ont toujours déclaré inapte à guerroyer. Outre son vicariat, il assurait un enseignement à l'école paroissiale. Il était apparent que ses charges étaient lourdes ; il assurait tous les jours la messe de six heures du matin et le dimanche deux messes avec l'obligation du jeûne eucharistique. Ce ministère l'a formé et confronté aux exigences qui s'imposent catégoriquement à un homme de Dieu, dans cette ville charmante, mais encore ce ministère lui a permis de commencer à pratiquer l'art de la parole, car il a été amené d'abord à faire des prônes, puis invité dans les villages voisins lorsqu'on s'est aperçu qu'il dispensait la parole sacrée avec profondeur en un français très pur : il a ainsi substantiellement communiqué la Parole ; il racontait volontiers qu'il écrivait dès ce moment tous ses sermons ; plusieurs centaines de sermons qu'il mémorisait intégralement et ainsi, après avoir acquis adéquatement la technique de l'éloquence sacrée, il pouvait la plupart du temps construire ses sermons ou ses homélies, à partir de simples plans qui lui servaient de canevas. Il est donc vicaire à Pézenas, auprès d'un curé qui

fut nommé à Sainte-Eulalie à Montpellier et auquel succéda un prêtre qui devint rapidement malade, si bien qu'il lui fallut pratiquement assurer toute la charge de la paroisse de Saint-Jean.

En 1920, le Cardinal de Cabrières lui écrivit une lettre émouvante pour lui dire qu'il avait décidé de le prendre comme Secrétaire particulier. Et pendant deux ans, jusqu'en 1922, date de la mort du Cardinal de CABRIÈRES, il a vécu ainsi dans l'intimité de l'Évêque de Montpellier. Par tradition, par formation, il aurait respecté l'Évêque quel qu'il fût ; mais, en outre comme tous les diocésains de Montpellier, il avait certainement un sentiment de respect et de vénération plus particulier à l'égard du Cardinal, puisque cet Évêque qui était à ce moment là nonagénaire, s'était par sa longévité, son éloquence, sa bonhomie, peut-être aussi par la vigueur de ses attitudes lors des persécutions du début du siècle, acquis une sympathie extrêmement solide, durable dans toutes les couches de la population ; et son attitude décidée, ouvertement en faveur de l'union sacrée pendant la guerre, avait achevé de le parer d'une auréole supplémentaire. L'Abbé RAFFIT a donc vécu à l'Évêché près de cet Évêque très âgé et soit dit en passant, cela témoigne de la largeur d'esprit du Cardinal, car Monseigneur de CABRIÈRES était de tradition royaliste, alors que son secrétaire, à l'image de son père, était de tendance démocrate-chrétienne ; mais cela n'empêchait ni l'affection que le Cardinal portait à son collaborateur, ni la respectueuse estime et le dévouement que ce dernier témoignait au Cardinal. Il assista à la mort du Cardinal le 22 Décembre 1921. Monseigneur HALLE, Évêque auxiliaire, assura l'intérim.

Puis arriva la nouvelle : le Supérieur du grand séminaire de LUÇON, l'Abbé MIGNEN était nommé Évêque de Montpellier, et, avant même d'avoir rejoint le diocèse, dès les premiers jours de sa nomination, l'Abbé MIGNEN écrivit à l'Abbé RAFFIT pour lui dire qu'il le connaissait indirectement par les anciens élèves du séminaire. Et il ajoutait, car il était lui aussi un ancien étudiant de la grégorienne, qu'il serait heureux de le garder à l'Évêché, mais en tant que Chancelier. Et c'est ainsi que l'Abbé RAFFIT resta au gouvernement du diocèse, mais avec des fonctions beaucoup plus importantes ; très rapidement, le nouvel Évêque le nomma Chanoine honoraire et pendant les onze ans de l'épiscopat de Monseigneur MIGNEN, il en fut ainsi. Évidemment, les choses et le climat du diocèse avaient un peu changé. Au lieu d'un vénérable Cardinal nonagénaire, arrivait un Évêque qui avait 45 ans environ, donc jeune, ancien professeur et directeur de séminaire, très administrateur, très autoritaire, très travailleur et qui a très profondément marqué la vie de ce diocèse. Après un vieillard entre les mains de qui les rênes flottaient un peu, le

changement était incontestable. Il faut ajouter d'ailleurs un détail, c'est que le code de droit canonique avait été promulgué en 1917 et appliqué à Montpellier avec un certain retard, du fait d'un Cardinal âgé et peu juriste, entouré de vieux prêtres peu intéressés par la problématique canonistique : Monseigneur MIGNEN sut mettre très rapidement les choses au point. Il fut l'Évêque qui organisa l'action catholique, construisit le petit séminaire, suscita les vocations ; il fut aussi l'Évêque de la condamnation de l'Action française, ce qui lui valut des inimitiés redoutables. Mais bien que vendéen, issu d'un milieu probablement royaliste, il fut là comme l'ensemble de l'épiscopat français, d'une fidélité inébranlable à l'égard de Rome, malgré des réactions quelquefois violentes. Si à l'Évêché il y eut beaucoup de travail, le Chanoine RAFFIT ne s'en est pas plaint ; en effet, Monseigneur MIGNEN tint un synode avec ses prêtres pour donner à son diocèse les statuts synodaux modernisés, conformes à la réforme de 1917 : ces statuts, qui représentent un véritable volume, le chanoine RAFFIT les a compilés entièrement de sa main, cinq ou six fois, pour les reprendre ou les remanier et ce dans un temps où il n'y avait que deux vicaires généraux, un secrétaire particulier le Chanoine LORRET, aucun personnel laïc de secrétariat ou d'administration ; tout se faisait à la main, exigeait un temps considérable, détail parmi d'autres qui nous replonge dans un monde différent et se présente à nous comme une fiction désuète. La vie avec Monseigneur MIGNEN comportait parfois ses difficultés, mais donnait le sentiment assez exaltant de travailler avec un grand Évêque. Et vers 1933, Monseigneur MIGNEN fut nommé Archevêque de Rennes. Il quitta son diocèse, avec son secrétaire particulier, et le Chanoine RAFFIT assura la vacance en assumant le Secrétariat général de l'Évêché.

Après quelques mois, ce fut Monseigneur BRUNHES qui fut nommé Évêque de Montpellier ; il avait été le directeur du grand séminaire de Dijon et, détail intéressant, il était le frère du grand géographe et le fils de l'ancien Doyen de la Faculté des Lettres de Dijon. Monseigneur BRUNHES, installé à Montpellier, nomma en 1933, le Chanoine RAFFIT, Directeur des œuvres diocésaines et de l'enseignement libre. Il faut ajouter que depuis son arrivée à Montpellier, le Chanoine RAFFIT avait la charge de l'aumônerie du pensionnat de La Merci ; le jour même de son arrivée à Montpellier, le Cardinal de CABRIÈRES avait emmené avec sa voiture tirée par un cheval, l'Abbé RAFFIT à La Merci, pour le présenter à la Supérieure ; la religieuse de St Maur, assez rigoriste, avait demandé un aumônier d'un certain âge et le Cardinal lui présentait un prêtre de 30 ans et qui en paraissait à peine 25 ; elle fut un peu surprise : sans rien laisser paraître, elle accepta

le nouvel aumônier qui semble avoir fort bien réussi dans ce Ministère : il assurait le service eucharistique et prononçait un sermon lorsque l'occasion s'en présentait, assurait une partie des catéchismes et il est resté aumônier de 1920 à 1934, date à laquelle Monseigneur BRUNHES le nomma archiprêtre de la cathédrale.

Et c'est ainsi qu'en 1934, le Chanoine RAFFIT abandonna la direction des œuvres et l'aumônerie et s'installa rue Montels, dans le presbytère de la cathédrale qu'il ne devait abandonner qu'en 1968. Il fut donc, pendant 34 ans, Archiprêtre de la Cathédrale, paroisse importante, qui comptait en ce temps-là quelque 15 000 habitants. Il avait évidemment deux vicaires pour l'aider dans cette tâche et on peut dire que du commencement à la fin il a été profondément, j'allais dire très sérieusement un curé, le prêtre de ses fidèles, visitant systématiquement tous les malades, portant plusieurs fois par semaine la communion dans cette paroisse qui était très étendue et dans ce temps où les prêtres étaient visiblement repérables grâce à leur costume, tous les habitants, notamment ceux du faubourg Boutonnet étaient habitués à voir le Chanoine RAFFIT, à pied, (car il n'a jamais circulé autrement qu'à pied) visiter les uns et les autres ; en même temps, il prêchait régulièrement aux messes de la Cathédrale et aux cérémonies diverses qui marquaient l'année liturgique. Il avait, à un degré très aigu, un sens de ses devoirs et de sa fonction ; la porte du presbytère était toujours ouverte et la clochette, de sa voix argentine, ne cessait d'accueillir les visiteurs qui venaient voir Monsieur l'Archiprêtre. Parallèlement, il avait d'autres fonctions très accaparantes, assurant l'aumônerie de telle ou telle œuvre : mais deux tâches l'absorbèrent à l'extrême : le ministère de la parole et le ministère de la maison d'arrêt.

Le Chanoine avait commencé à dispenser la parole dès le temps lointain de son vicariat à Pézenas. A la cathédrale, il prêchait à l'évidence dans sa paroisse, mais même avant cette période, ses incomparables talents d'orateur s'étaient affirmés, et il eut l'occasion de prononcer des sermons très souvent et partout, étant devenu ce que l'on appelait, depuis les orateurs sacrés du XVII<sup>e</sup>, un grand prédicateur. Il se fit entendre dans toutes les églises du diocèse, mais aussi très souvent au dehors. Il était appelé un peu partout par quantité d'évêques judicieux et avisés, non seulement pour de grandes manifestations religieuses auxquelles on ne manquait pas d'ajouter le lustre rare qu'apportait cet orateur, mais aussi pour prêcher carême et retraites. Il a été souvent invité à travers la FRANCE, pour dispenser la Parole lors des grandes manifestations de la Vierge au Puy, les ostensions des reliques des saints à Limoges par exemple ; très souvent aussi il a été invité à prêcher à Lourdes, notamment soit à l'occasion de pèlerinage diocésain, soit à l'occasion de

pèlerinage national ; avant la guerre de 1940, en 1936, il fut invité à prêcher pour la première fois à Notre-Dame de PARIS, lors du centenaire de l'Oeuvre apostolique ; c'est lui qui prononça le sermon de clôture qui précéda le Te-Deum final ; ce texte fut l'un des rares à nous être parvenu. Enfin, il fut invité à donner sa prédication un certain nombre de fois hors de France, en Italie, en Tunisie, à Barcelone ; il s'en est fallu de peu, de par les correspondances qui s'engagèrent à l'Évêché, qu'il n'allât présider le carême au Canada, à Québec. Et puis surtout, il a prêté son éloquence sacrée lors de très nombreuses retraites pastorales. Évidemment, il avait un certain nombre de modèles auxquels il faisait quelquefois référence, mais les évêques amis, évêques qui avaient été ses condisciples à la grégorienne, comme Monseigneur LE BELLEC qui fut longtemps évêque de VANNES, l'invitaient à prêcher les retraites pour ses prêtres, et les évêques voisins, en ayant entendu parler, faisaient appel à lui, si bien qu'il anima 70 ou 80 fois des retraites pastorales qui constituaient de lourdes charges, puisqu'il s'agissait de faire au moins trois instructions par jour, plus la méditation et recevoir tous les prêtres et, qu'en général, il y avait deux retraites coupées par le repos d'un Dimanche. Il aimait ce ministère et les évêques en étaient ravis, car très souvent on faisait appel pour ce genre de choses à des religieux dont la science théologique est très certaine, mais il n'était pas mauvais aux yeux des évêques que ce soit quelqu'un du métier, un curé de paroisse qui fit part de son expérience religieuse et de son très vaste savoir. Il aimait ce ministère. Les évêques en étaient fort contents comme l'attestent des lettres enthousiastes et imprégnées de toute leur gratitude. Il le faisait volontiers, et, d'une manière générale on peut dire que s'il aimait parler et s'il pensait que c'était là, la vocation première de sa vocation, d'enseigner la Parole (il ne savait jamais dire non), il n'a jamais refusé une invitation ou très rarement, sous prétexte qu'il était très occupé. Au besoin, il déplaçait ses rendez-vous. Homme disponible, il était invité à s'adonner à la prédication très souvent. C'est ainsi qu'en 1965, il avait 75 ans à peu près, le très vieil évêque de Nîmes, Monseigneur Girbaut, mourut. Son successeur, avait invité l'évêque de Perpignan à prononcer l'oraison funèbre. Or, il y eut un malentendu et quinze jours avant cette cérémonie, l'évêque s'aperçut qu'il n'avait pas de prédicateur. Il écrivit donc à Monseigneur RAFFIT en lui demandant de bien vouloir assurer cette oraison funèbre. Monseigneur RAFFIT accepta, mais lui fit remarquer qu'il assurerait à ce moment-là des retraites pastorales à Auch. Il se créa, alors un scénario selon lequel Monseigneur RAFFIT prêcha à Auch, prit le train pour donner son oraison funèbre à Nîmes, et repartit dans la nuit pour continuer de prêcher sa retraite et ce, bien qu'il fût âgé.

Il avait donc une activité de prédicateur extrêmement variée et abondante. D'après des témoignages unanimes, il était en effet doué à l'extrême pour ce genre de Ministère. Il avait la voix grave, fortement articulée, et cet homme qui n'avait pas assez de souffle pour le service national a réussi jusqu'à sa vieillesse à parler avec micro, lorsqu'il y en avait, ou sans micro, lorsqu'il n'y en avait pas. Il avait le sens oratoire, la distinction du geste qu'il avait peut-être apprise en Italie, le sens du plan simple, bien construit ; il avait ce prestige que donne une syntaxe sans défaut et qui tend à se perdre aujourd'hui, un vocabulaire, un peu académique certes, mais toujours très élégant, plein de justesse, le plus souvent brillant. Un style impeccable, volontiers périodique, si bien que ses sermons étaient bien entendus, selon le témoignage d'innombrables Montpelliérains. Il avait une singulière originalité : s'il pouvait parler à de très grands auditoires, comme au cours du pèlerinage national à Lourdes sur l'esplanade du Rosaire, pour les grands rassemblements divers qui supposent une action oratoire assez ample, des propos assez simples et un style brillant, il pouvait aussi dispenser moins cérémonieusement, plus modestement une retraite. Évoquons le souvenir de séminaristes montpelliérains qui allaient être ordonnés. Ceux-ci se trouvaient fort surpris en apprenant que c'était l'Archiprêtre qui venait présider leur retraite d'ordination au grand Séminaire. Ils se demandaient un peu ce que cela allait donner ; ils furent tout étonnés de se trouver en présence d'un prêtre qui ne se sentait pas obligé de parler comme dans un grand meeting ou de grandes réunions, mais qui leur apportait un témoignage précis et une ouverture spirituelle d'une élévation incontestable. Il excella donc dans l'éloquence sacrée.

Ensuite, une des charges de son Ministère l'intéressa beaucoup. C'était celle de la Maison d'Arrêt. Pendant la guerre, Monseigneur BRUNHES, l'évêque de Montpellier, le nomma Aumônier de la Maison d'Arrêt qui est installée sur le territoire de la cathédrale. Il y avait là, des paroissiens qu'il n'avait guère eu l'occasion de voir. Ce Ministère a été pour lui certainement utile en même temps que très prenant. En effet, pendant les 25 ou 30 ans au Ministère de la Maison d'Arrêt, il a vu d'innombrables inculpés ou condamnés de droit commun à qui il a pu faire connaître le rayonnement du Bien et qui venaient régulièrement, d'après un certain nombre d'entre eux, au presbytère, pour recevoir la bonne parole et aussi pour tendre la main à un homme entre tous secourable. Je ne pense pas que Monseigneur RAFFIT se fit toujours beaucoup d'illusions, mais il n'a jamais fermé sa porte, avec l'espoir que la grâce qui peut inonder chaque cœur pouvait opérer bien des transmutations. Le dimanche, il disait une messe où il la faisait dire par un de ses vicaires à la Maison d'Arrêt, pour le service des prisonniers. Donc,

il avait là un service qui met le prêtre en contact avec des catégories fort déshéritées. Mais aussi il a été aumônier de la prison pendant la guerre et avec quelle intrépidité ! Il n'a pas pu voir les résistants, les jeunes et les moins jeunes qui ont été arrêtés par les Allemands. Les envahisseurs, en effet, n'ont pas permis aux prêtres français de les voir. En voici un exemple : l'Académie a longtemps compté parmi ses membres M. François PITANGUE qui est mort récemment et M. PITANGUE avait un fils qui a été arrêté par les Allemands après une histoire de bombe posée à l'hôtel Métropole où était la commandantur. Monseigneur RAFFIT a essayé de le voir, l'a fait demander par la Croix-Rouge, il n'y eut rien à faire, et le jeune PITANGUE a été fusillé avec l'assistance d'un prêtre allemand, sans qu'aucun prêtre français n'ait pu le voir. En revanche, dès cette période, il a eu l'occasion d'assister jusqu'au poteau d'exécution, les résistants qui ont été condamnés à mort par la milice. La milice condamnait par des tribunaux spéciaux, après quoi on faisait appel à l'aumônier de la prison pour accompagner les jeunes dans leurs derniers instants. Enfin, Monseigneur RAFFIT a été l'aumônier de la libération. Or, la libération à Montpellier s'est passée dans des conditions assez sévères, des cours martiales ont ordonné, décidé la condamnation à mort d'une centaine de personnes, au point que Monseigneur RAFFIT a dû se faire assister par quelques prêtres parce que l'on fusillait dans une matinée 15 à 20 personnes. Il était difficile de leur assurer à tous l'assistance spirituelle dont ils avaient besoin et, à l'évidence, s'il n'y avait eu qu'un seul aumônier. Ainsi, Monseigneur RAFFIT accompagna à l'ultime sacrifice une centaine de jeunes, il a vu et réconforté les familles. Le premier des fusillés de la libération qu'il ait ainsi escorté fut le Préfet de l'Hérault. De ce ministère il a gardé un souvenir extrêmement douloureux. Il n'avait pas à juger les gens qui étaient condamnés, d'un côté ou de l'autre ; il a constaté leur courage, suscité comme il a pu la vaillance spirituelle de leur famille, transmis les messages parlés des uns aux autres ; mais il n'empêche que quelles que soient les circonstances, ce genre de Ministère est particulièrement noble par ses servitudes et sa grandeur. Il en avait gardé une souvenance à la fois très précise et très pénible.

Et c'est ainsi que se partageant entre sa paroisse, un certain nombre d'œuvres, la visite d'un certain nombre de communautés religieuses dont il était le supérieur ecclésiastique, la participation au conseil de l'Évêché, la prédication, la Maison d'Arrêt, Monseigneur RAFFIT a vu les années s'écouler. Il a été fidèlement aux côtés des évêques successifs, de Monseigneur BRUHNEs, Monseigneur DUPERET, Monseigneur TOUREL. Lorsqu'à la suite du concile, il fut décidé que les curés devraient donner leur démission, quitter leur paroisse à l'âge de 75 ans, Monseigneur RAFFIT

le jour où il eut 75 ans s'en alla trouver Monseigneur TOUREL pour lui faire part de sa décision et lui donner sa démission. L'Évêque la refusa aussitôt ; il souhaitait le garder auprès de lui alors qu'il était encore en pleine santé. Monseigneur RAFFIT a accepté une fois de plus et il est resté Archiprêtre de la cathédrale jusqu'en 1968. Ayant atteint 78 ans, le poids des ans se faisait sentir, il insista auprès de l'Évêque pour être déchargé de ses fonctions. Dès lors, sa démission fut acceptée et il s'est retiré à Montpellier dans un petit appartement qu'il avait acheté, rue Marceau. Durant les premières années de sa retraite, il a pu continuer à avoir une certaine activité assurant le service de la Parole çà et là dans le diocèse. Notamment, l'évêque lui avait demandé la première année de sa retraite, d'assurer toutes les récollections des prêtres par doyenneté ; en célébrant les mariages, en participant volontiers à des cérémonies et en servant de vicaire à la paroisse de Ste Eulalie dont le curé était d'ailleurs son ancien vicaire, il prolongeait un ardent ministère. Il assurait une messe le Dimanche, et aussi les confessions le Samedi ; et puis peu à peu l'âge est venu, ses forces ont décliné, il est sorti de moins en moins, et il a passé les deux dernières années de sa vie dans la maison de retraite de BAILLARGUET. Le 18 juillet 1981, il est mort sans souffrance. Ses obsèques à la cathédrale ont été très imposantes, très belles, nous en avons le récit dans *la Semaine religieuse*. Après ses obsèques, il a été enterré à Béziers dans le caveau de famille.

En terminant ces propos, je voudrais tenter de vous présenter Monseigneur RAFFIT. Physiquement, Monseigneur RAFFIT n'était pas très grand, il était de taille moyenne et jusqu'à sa vieillesse il s'est tenu fort droit. Les cheveux sont restés noirs très longtemps. De beaux yeux très vifs, très expressifs. Une santé qui paraissait fragile dans sa jeunesse et qui finalement ne l'a jamais trahi jusqu'à son extrême vieillesse. Une très grande activité. Monseigneur RAFFIT est un homme qui a beaucoup travaillé dans sa paroisse, dans son Ministère, il ne pratiquait certes aucun sport — il en était totalement incapable — mais il était un grand marcheur devant l'Éternel. Monseigneur RAFFIT allait faire une petite promenade tous les jours après le déjeuner ; c'était le seul exercice auquel il se livrait, mais dès qu'il avait l'obligation de faire une course quelconque dans Montpellier, il la faisait toujours à pied. La question ne se posait pas, et lorsqu'il avait à voir des paroissiens proches de Montpellier, à Montferrier, par exemple, ou à Grabels, il y allait tout naturellement en marchant sans se poser le problème de savoir si l'on pouvait y aller autrement. Je dois dire que dans l'évêché, il avait essayé de conduire une auto et de monter à bicyclette, mais l'une et l'autre de ces expériences n'avaient pas été particulièrement concluantes, si bien qu'il y avait très rapidement renoncé.

Moralement, il était un homme fondamentalement bon. Sous une apparence un peu majestueuse, certains diront un peu solennelle ou un peu distante, il était finalement très accueillant, très disponible. On s'est toujours adressé à lui lorsqu'il s'agissait de rendre un service, et s'il promettait, comme il aimait rendre service, il tenait toutes ses promesses. Il n'a jamais refusé d'aider quelqu'un qui lui demandait une aide quelconque, de même qu'il n'a jamais refusé de participer à une cérémonie, de prononcer un sermon, d'aller voir un malade. Un homme disponible, un homme bon, qui était supérieurement intelligent, assimilait très vite, et lisait d'une manière substantielle. Doté d'une mémoire exceptionnelle qui lui permettait de retenir beaucoup de ce qu'il avait lu et de l'utiliser à bon escient.

Du point de vue religieux, il était certainement très profondément un homme d'Église. Il était attaché à son église. La volonté de Dieu et de l'Évêque l'avait placé à l'Église de Montpellier et dans l'Église romaine : il ne dissociait pas ces divers aspects de l'Église. L'obéissance à l'Église et au pape lui paraissait chose naturelle et le service de l'Église lui paraissait sa raison d'être. Il n'aurait certainement pas compris et certainement pas participé aux états d'âmes, troubles divers, réticences variées que nous voyons ou que nous avons vu se multiplier dans l'Église depuis quelques années. C'était certainement un homme de prières bien qu'il ait été discret à ce sujet et il aimait dire, il aimait répéter surtout dans sa vieillesse que, dans son Ministère, dans sa vie, il avait été au service de l'Église et donc avait été profondément heureux. Et ce n'était pas là une simple formule de rhétorique, c'était la traduction très sincère de sa vérité existentielle.

Un mot pour situer l'Académicien. Monseigneur RAFFIT fut élu à l'Académie des Sciences et des Lettres en 1946. Je ne saurais mieux m'exprimer que Monseigneur ROUCAIROL qui fut son confrère et son ami : «Sa présence régulière, dit-il, soulignait son attachement à notre Compagnie. Sa silhouette faisait partie de notre maison. Il aimait à rappeler que nous pratiquions ici un véritable œcuménisme. Une amitié profonde l'unissait à tous nos collègues. Lors de ses interventions et de ses communications, chacun se plaisait à écouter son langage châtié, précis, auréolé de ce style grand siècle, propre à ces prédicateurs de Cathédrale pour qui les sermons de BOSSUET demeurent le livre de chevet. Pour lui, la forme était aussi importante que le fond ; le bien dire était une marque de respect à la fois pour la parole de Dieu qu'il prêchait, ou la pensée qu'il exprimait, et pour ceux qui venaient l'entendre». (*Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier* - tome 12, p. 172). Par une curieuse coïncidence, Monseigneur RAFFIT assista pour la dernière fois à une séance de l'Académie, le 23 octobre 1978, précisément pour écouter une

communication faite par son neveu, le Professeur Henri VIDAL. Dans les derniers mois de sa vie enfin, à Notre-Dame de BAILLARGUET, il demandait encore des nouvelles de notre Compagnie.

On ne saurait définir l'art oratoire de Monseigneur RAFFIT qui fit tant honneur à l'éloquence sacrée, sans évoquer ce style simple et clair qui s'élargissait en périodes pures, où l'amour de Dieu chantait, où les vérités de la foi sonnaient et se doraient et ne se développaient jamais que dans la noblesse d'un langage qui consommait une alliance exemplaire d'analyse, d'harmonie et de communication. En l'éloquence de Monseigneur RAFFIT, distinguer comme le faisaient soigneusement les anciens, l'art de dire du dire même, serait sans doute oiseux. Sous l'empire d'une intelligence impérieuse et aimante tout ensemble, Monseigneur RAFFIT cultiva un art qui fut le comble de la profondeur et de l'élégance. C'est pourquoi son aisance supérieure dans le style, une intimité continue de la forme avec les pensées, une pudeur délicate, pouvaient conquérir tous ses auditeurs.

Qu'on ne se méprenne pas ici, car je vais à présent user d'une image païenne tirée du divin Homère. Au livre VIII de l'Odyssée, le poète avance cette réflexion : «Les Dieux ne donnent pas à tous les hommes toutes les faveurs ensemble, et le même homme n'a pas toujours en partage la bonne mine, le bon esprit et l'art de bien parler. L'un est mal fait et de mauvaise mine ; mais la divinité répare ce défaut en lui donnant l'éloquence, comme une couronne qui le fait regarder avec admiration... quand il marche dans une ville on le regarde comme un dieu». Monseigneur RAFFIT avait en partage la bonne mine, le bon esprit et l'art de bien parler. Et il se contenta d'être un serviteur de Dieu.

On peut dire de lui qu'il a fait briller d'un dernier éclat une langue qui n'avait pas encore été contaminée par la récente modernité et qu'elle est arrivée jusqu'à nous comme une sorte de dernier témoin de cet art tout à la fois superbe et accessible, où toutes les choses divines et humaines ont pu s'exprimer avec une gravité, une sérénité et une bonté ou une gentillesse qui laissent à penser. La beauté qui transparaissait dans tous ses discours sacrés fait penser aux paroles de Novalis : «Poètes et prêtres à l'origine ne faisaient qu'un, seules des époques tardives les ont séparés, mais le vrai poète est toujours resté prêtre, comme le vrai prêtre est toujours resté poète. L'avenir ne devrait-il pas ramener cet ancien ordre des choses ?» (*Blütenstaub*, 71).

En Monseigneur RAFFIT ni la foi, ni la charité n'ont manqué : sa vie comme son ministère des prisons l'attestent. Mais ce qu'il a su faire sourdre en lui, c'est

une audace, la plus périlleuse, mais la plus nécessaire : celle de la vérité, non pas la vérité des idées, mais la vérité de la parole : une parole à la fois fidèle à sa foi et créatrice parce qu'elle émanait de son acte existentiel. De quels honneurs, de quelle reconnaissance, l'humaine cité de Dieu, l'Église, ne devrait-elle pas entourer ces illuminateurs, ces messagers de l'invisible qui surent donner aux hommes par la force de leur verbe, la révélation du monde éternel, «en butinant, éperdument, selon l'image de Rilke, le miel du visible pour l'accumuler dans la grande ruche d'or de l'invisible» (*Lettre à Hulewicz*).

Que de fois, Monseigneur RAFFIT chantait merveilleusement les mots, les intégrant à une parole pour qu'ils deviennent des flèches qui percent d'abord les oreilles et atteignent ainsi les âmes ! L'amour du bien parler, cette «philo-logie» sacrée que connaissait si bien mon prédécesseur, était inséparable d'un patrimoine culturel qui représentait un idéal magnifique de valeur. L'Église est aussi une société historique : on ne prend conscience de son mystère intégral qu'en se référant à son histoire, à celle de ses mystiques, de ses théologiens, de ses poètes, de sa tradition. Ses mystères sacramentels eux-mêmes sont enclos en la Parole de Dieu. Et celle-ci ne souffre pas la médiocrité : elle appelle une rhétorique qui est riche d'une merveilleuse histoire qui va de St Paul à Lacordaire en passant par St Augustin et les Pères Grecs.

Tel était l'homme, le prêtre, le prélat, si tant est que mon miroir ait été fidèle. Son existence a contenu tous les éléments d'une vie parfaite et surtout il n'y a pas manqué ce lien intérieur, la présence à Dieu, qui rassemble et vivifie tous ces éléments. Il *était* authentiquement parce qu'il avait dès sa jeunesse maîtrisé sa personnalité, l'avait émondée par une discipline spirituelle, embrasée par un feu intérieur qu'il ne laissait transparaître qu'avec une extrême discrétion, et consacrée tout entière à un amour où Dieu et l'homme ne se dissociaient pas. Si sa vie fut si réussie — et je me place ici dans une perspective existentielle et spirituelle — c'est qu'il suivit tout uniment sa vocation et toute vocation est d'avoir pour métier ce que l'on aime le plus au monde. S'il fut heureux, comme je l'ai dit, c'est qu'il avait l'amour de son état, et «l'amour de son état, disait le Chancelier d'AGUESSEAU, est le plus précieux de tous les biens». Il n'a, en effet, pensé qu'à son sacerdoce, lui a consacré toute son activité sans demander d'autre récompense que le bonheur qui était enclos en cette activité elle-même. Toute sa vie, à mon sens, se trouve résumée par le mot de St Paul, ô combien héroïque, dans l'abnégation qu'il implique : «Redimere tempus» : «racheter le temps», c'est-à-dire non pas l'accepter passivement comme destin, fût-il divin, mais le rendre conforme à un dessein qui s'est révélé dans le message évangélique.

Pierre-José ABOUT

## RÉPONSE de M. le Chanoine Pierre MASSET

Monsieur,

Il peut paraître curieux, en ces jours où tant de passion — le plus souvent d'ailleurs fort légitime — se manifeste au sujet de la liberté d'enseignement, il peut, oui, paraître curieux que la fonction me soit échue à moi, chef d'établissement d'enseignement libre, d'introduire en votre personne, au sein de notre Académie, un Inspecteur Général de l'Instruction publique et de l'Éducation nationale. Ruse de l'histoire, comme dirait Hegel ? ironie du sort ? ou plus simplement ouverture d'esprit et sagesse de notre Académie, qui ne se laisse point emporter dans les remous qui agitent le siècle. Quoi qu'il en soit, ma tâche aujourd'hui, de vous introduire en notre Compagnie et de vous présenter à notre aimable et fidèle auditoire, me sera grandement facilitée par l'amitié qui nous lie et par un commun amour de la philosophie.

Ainsi donc, Monsieur Pierre-José ABOUT, vous naquîtes le 20 juillet 1924 à Sarrebourg, dans la Moselle — pardon ! je devrais dire dans la Meurthe, car vous êtes de ceux qui, n'ayant jamais admis le traité de Francfort de 1871 qui disloqua la Lorraine et détacha Sarrebourg du département de la Meurthe pour l'unir à la Prusse, continuent à se dire Meurthois. Votre père, qui était né au château familial de Bellange, était ingénieur électricien. Dans la compagnie Alsthom, il inventa en particulier un moteur électrique spécialement conçu pour les tramways de Heidelberg, aux rues fortement pentues. Mais comme les choses humaines l'attiraient plus que la mécanique, il se fit ensuite médecin généraliste. Il devait exercer cet art avec amour et générosité jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, vrai médecin des pauvres, très dévoué, très désintéressé. Avec cela, un homme extraordinaire, très actif, bouillonnant d'idées et d'inventions. Un homme qui savait le latin et le grec — il était un produit des bons Pères — un homme féru d'humanisme et qui accueillait volontiers ses malades par quelque citation d'Horace ou de Platon, ou de la Bible.

Votre mère, née à Nancy, était la fille d'un ingénieur de Centrale. Excellente musicienne, elle jouait surtout du violon — elle avait été formée à l'école d'Haeckin — ainsi que du piano. Son père d'ailleurs était aussi pianiste et organiste. La cathédrale de Nancy l'y voyait donner des concerts. Il n'est donc pas étonnant,

Monsieur, que vous soyez vous-même un mélomane averti, vous reposant, à l'occasion, de la philosophie en jouant vous-même sur votre piano-clavecin ou en écoutant quelque beau morceau de musique classique ou de chant grégorien.

Je ne voudrais pas remonter plus haut dans votre généalogie. Mais je me dois pourtant de mentionner un membre de votre parentèle qui a laissé un nom fort honorable dans l'histoire de la littérature française. Je veux parler d'Edmond ABOUT. Brillant essayiste politique, comme en témoignent *La Grèce contemporaine* ou *La Question romaine*, il fut aussi un bon romancier — qui n'a lu de lui *Le Roi des Montagnes*, ou *Le Nez d'un notaire*, ou quelque nouvelle extraite des *Mariages de Paris* ou des *Mariages de province* ? Il fut surtout un journaliste influent et redouté, au *Moniteur*, au *Figaro*, mêlé de très près aux problèmes politiques du moment. Son style, si proche de celui de Voltaire, était incisif, concis, sarcastique et frondeur. Il séduisit la société du Second Empire par ses mots, par son esprit, pétillant comme une mousse de champagne. Toujours élégant, costume strict, nœud papillon — et je note avec plaisir que sur ce point la tradition familiale s'est bien conservée. Il avait pourtant un gros défaut, à mes yeux du moins : il était voltairien non seulement par le style, mais aussi par les idées : un anticlérical notoire. Et sur ce point, je me réjouis que vous ne l'ayez pas suivi. L'autre branche des About, la branche collatérale, à laquelle vous appartenez, était en effet d'un atavisme tout différent.

Je reviens donc à vous, cher Monsieur, après ce coup de chapeau à un illustre ancêtre. Vous passez vos vertes années de maternelle et de classes primaires chez ces admirables et saintes femmes qu'étaient les Sœurs de la Doctrine chrétienne — on ne dira jamais assez l'importance de ces toutes premières années de la formation d'un homme. Vous faites vos études secondaires au Lycée Mangin d'abord, à Sarrebourg. Ensuite... mais ensuite ce fut la guerre qui arriva. La Lorraine, une fois de plus, éprouva dans sa chair les malheurs de la guerre et de l'occupation. L'adolescent que vous êtes alors, obéissant à une injonction intérieure venue du fond des âges, résiste à l'ennemi. Tout au long de l'été 1940, vous refusez de vous plier aux exigences des autorités nazies chargées d'appliquer en Moselle une politique systématique d'assimilation et d'annexion. Vous refusez en particulier d'entrer dans les mouvements de jeunesse hitlériens ou para-hitlériens et vous faites campagne auprès de vos camarades pour les dissuader d'y entrer. Pour ces raisons, vous êtes l'objet, vous et votre famille, d'un arrêté d'expulsion émanant du commandant en chef de la Gestapo. On propose cependant à votre père de rester à Sarrebourg, où il garderait sa situation, à condition que vous soyez vous-même expulsé de l'autre

côté de la ligne de démarcation. Le marché est refusé. Alors, un jour d'octobre 1940, à 5 heures du matin, la Gestapo vous intime l'ordre, à vos parents, à vos deux sœurs aînées et à vous-même, de partir dans les deux heures, avec en tout et pour tout mille francs et trente kilos de bagages.

Votre famille s'installe provisoirement en Avignon, le 10 octobre 1940, et c'est là que vous poursuivez vos études, au Lycée Mistral. Vous passez le Baccalauréat à Aix-en-Provence. L'année suivante, en 1941, vous gagnez Grenoble avec votre famille. Votre père s'y refait une clientèle, et vous-même préparez à l'Université une licence de philosophie. Vous êtes pendant quelque temps l'élève de M. Aimé Forest, dont l'Université de Montpellier et notre Académie elle-même ont gardé un si cordial souvenir. Vous êtes aussi pendant deux ans l'élève de Jacques Chevalier, qui avait été un peu auparavant ministre du gouvernement de Vichy et qui était alors Doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble. Entre lui et vous, malgré toute la philosophie, les affinités, le clinamen d'Épicure, ne jouaient guère, et il y eut, je crois, de nombreux accrochages publics assez vigoureux. Car en vous le Lorrain et le Résistant que vous continuiez à être luttaient contre tous les mouvements qui incarnaient la politique, à vos yeux trop soumise, du Maréchal.

Vous entrez dans l'équipe de *Témoignage chrétien* dès sa formation. Avec l'aumônier des étudiants, le Père Aubé, un Père Jésuite très directif, efficace et organisateur, vous faites de la résistance. Pendant trois ans, vous distribuez dans les boîtes aux lettres les *Cahiers du Témoignage chrétien*, vous confectionnez de fausses cartes de S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). En même temps vous poursuivez vos études universitaires. Vous menez de front la philosophie et les études médicales : le PCB et deux années de médecine, pour faire plaisir à votre père, qui vous eût voulu médecin. Vous passez la licence de philosophie en mai 1944 et, le mois suivant, le diplôme d'études supérieures de philosophie sur le sujet : «le réalisme spiritualiste de Jules Lachelier». Des ennuis de santé vous empêchent alors de donner suite à l'engagement que vous aviez souscrit, en octobre 1944, à l'École des E.O.R. des Chasseurs alpins d'Uriage.

En mai 1945, vous revenez à Sarrebourg avec votre famille. La tourmente était passée, mais les ruines étaient nombreuses ; il fallait regarder l'avenir. Vous décidez de poursuivre vos études en Sorbonne — vous avez alors vingt-et-un ans. Vous avez la chance de trouver à Paris des maîtres remarquables : René Le Senne, Gaston Bachelard, à qui plus d'une fois vous donnâtes le bras pour l'accompagner jusqu'au jardin du Luxembourg, Henri Gouhier, Émile Bréhier. C'est peut-être

à ce dernier que vous devez votre goût pour Plotin, et pour la philosophie mystique en général. Bréhier en effet avait traduit Plotin dans la collection Guillaume Budé, et il vous prenait souvent en un petit groupe — on ne disait pas encore un «séminaire» — pour traduire et traduire encore, au plus près, les Ennéades.

Après ces deux années de Sorbonne, vous voilà à Strasbourg pour préparer l'agrégation. Là aussi c'est une riche pléiade de maîtres qui vous entoure : Canguilhem, en philosophie biologique, Jean Hippolyte, le spécialiste de Hegel, Daniel Lagache et sa psychologie clinique, Georges Gurvitch, maître éminent en sociologie, Georges Gusdorf et Paul Ricœur en philosophie générale. Si vous avez, comme l'abeille de Montaigne — et je ne doute pas que vous l'ayez fait — si vous avez pris soin de butiner à loisir toutes ces belles fleurs de la pensée philosophique pour en faire ensuite un miel qui soit tout vôtre, la substance ne peut en être que très riche. Au terme de ces trois années de Strasbourg, vous êtes reçu brillamment à l'agrégation de philosophie. Avec vous étaient Yvon Brès, Michel Foucault, Pierre Aubenque, qui enseigna quelques années à Montpellier.

Et quelques semaines après votre agrégation, trois semaines exactement, un autre événement se passa, très important assurément, mais sur un tout autre plan : votre mariage avec Francine Remlinger, Lorraine elle aussi. Dans la vie, les choses les plus vraies et les plus profondes sont celles dont on a le moins à dire : ainsi en est-il de ces solides joies qui sont celles des foyers heureux et qui en tout cas sont les vôtres, joies d'une famille unie et forte de ses traditions et de ses valeurs, et des quatre enfants qui l'ont enrichie, une fille et trois garçons, tous aujourd'hui bien installés dans la vie.

Marié, agrégé, vous êtes alors professeur de philosophie au Lycée Fabert de Metz (Vous l'aviez été quelque temps déjà, à Sarrebourg même, avant votre agrégation). A Metz, vous enseignez pendant deux ans. Ensuite vous voilà à Nancy, comme professeur de Lettres Supérieures au Lycée Henri Poincaré pendant quatre ans. Vous y enseignez la philosophie dans les classes préparatoires aux Grandes Écoles et à Normale Supérieure. En 1960, vous êtes nommé Inspecteur d'Académie, adjoint au Recteur Imbs à Nancy, avec la fonction de vice-recteur, formule qui avait cours à cette époque et qui fut supprimée en 1964. Vous êtes alors nommé Inspecteur pédagogique régional de Philosophie à Nancy, fonction que vous deviez assurer dans cette ville jusqu'en 1968. En même temps vous étiez chargé d'enseignement à l'Université de la Sarre, à Sarrebruck, où vous enseignâtes pendant trois ans la métaphysique et l'histoire de la philosophie. A Nancy, vous assistiez le

Recteur Bompaire — c'était déjà un premier contact avec notre région, car M. Bompaire était né à St Christol-lès-Alès et il venait à l'occasion rendre visite à sa tante, Mme Bompaire, au château du Terral à St-Jean-de-Védas. C'est donc à Nancy que vous vécûtes les journées historiques de Mai 1968. Vous avez certainement gardé le souvenir de certains assauts soixante-huitards, car vous aviez mission de protéger Recteur et Rectorat. J'ai ouï dire qu'il vous fut donné de vous acquitter de cette tâche avec courage et efficacité, tenant en réserve un certain nombre de machines à écrire en guise de projectiles éventuels, mais vous n'eûtes pas, fort heureusement (pour les machines à écrire et aussi pour les assaillants) à vous en servir à cette fin, si peu conforme à vrai dire à leur essence première.

Septembre 1968 marque dans votre vie une étape importante, et pour vous et pour nous, car c'est alors que vous êtes nommé à Montpellier comme Inspecteur pédagogique régional, IPR en jargon administratif. A ce titre il vous revenait d'inspecter les professeurs de philosophie dans la circonscription à vous assignée chaque année dans les limites de sept régions académiques. Restait un échelon à franchir : l'Inspection générale. En 1973, vous voilà «Chargé de mission d'inspection générale» et, en 1977, nommé Inspecteur général de Philosophie. Dès lors c'est la France entière qui est votre territoire, où il vous revient d'inspecter les professeurs de philosophie des classes préparatoires aux grandes écoles et les professeurs certifiés et agrégés. Il vous appartient également d'animer des journées pédagogiques à l'échelon académique.

Mais hélas ! les choses maintenant ne sont pas aussi simples — et ici vous me permettrez sans doute de vous plaisanter un peu, cela est permis un jour de réception à l'Académie, et Messieurs les Inspecteurs, s'il s'en trouve parmi nous, ne m'en voudront pas. Oui, elle est bien finie, hélas ! l'heureuse époque où les étudiants étudiaient, les enseignants enseignaient et les inspecteurs inspectaient. C'était un temps ! Mais... «nous avons changé tout cela», disaient les médecins de Molière. L'horrible chose en effet que d'inspecter, traumatisante au plus haut point pour les deux parties. Qu'il veuille donc bien, l'inspecteur des temps futurs, au mépris des sages préceptes de Confucius, pour qui la plus grande chose en ce bas monde est de donner à chaque mot le sens qui est le sien, qu'il veuille donc bien non point tant inspecter que conseiller, encourager, se laisser interpellé, être à l'écoute, assister, conforter, en un mot «animer», sans que toutefois il lui soit absolument interdit d'inspecter à l'occasion, mais avec souplesse et précaution. Mais ne disons pas trop mal de l'Administration, et reconnaissons qu'elle a l'immense vertu de savoir encaisser les à-coups de l'histoire et de sauvegarder ainsi la continuité de

l'institution. Et donc, Monsieur ABOUT, que cette recherche d'identité, à laquelle, pas plus que quiconque de nos jours, vous ne sauriez échapper, ne vous exaspère point trop. Et si cela devait vous valoir à l'occasion quelque loisir plus grand, je serais le premier à m'en réjouir. Car le loisir est une aubaine pour un homme de pensée. Votre œuvre écrite vous requiert, et nous avons hâte d'en bénéficier.

J'en viens ainsi à vos ouvrages. Tout d'abord un *Platon*, aux éditions Bordas, en 1967, comportant des textes choisis et présentés par vous. Un *Plotin et la quête de l'Un*, chez Seghers, en 1973. *L'Alcibiade majeur*, de Platon, avec traduction, introduction et abondantes notes, chez Hachette, en 1980. Le *Traité de pédagogie*, de Kant, avec introduction et notes, chez Hachette, en 1981. A cela il convient d'ajouter un certain nombre d'articles dans divers revues : sur la vérité, sur le sens de l'humour, sur Husserl lecteur de Plotin. Vous êtes également Directeur de la collection «Oeuvres et opuscules philosophiques», chez Hachette. Ainsi se manifeste chez vous le souci constant de mettre à la disposition des grands élèves et des étudiants les textes des grands auteurs. Vous pensez avec juste raison que rien ne vaut le contact direct des textes eux-mêmes. Lire Platon, lire Kant, lire Descartes ou Plotin, c'est assurément la voie royale de la philosophie, l'initiation par excellence à l'art de la pensée. Mais il faut un pédagogue, un guide avisé qui, par ses remarques, introductions et notes, facilite le contact direct personnel avec l'auteur et amène ainsi jusqu'à la découverte de la source cachée. De la sorte vous contribuez, M. About, à apprendre aux jeunes de notre époque l'art difficile entre tous, mais pourtant toujours nécessaire, de la réflexion. C'est cette même préoccupation qui vous a fait publier tout récemment, en septembre dernier, en collaboration avec Michel Boy, la correspondance de Blaise Pascal et de Pierre de Fermat, sous le titre «la géométrie du hasard et le début du calcul des probabilités», correspondance fort instructive qui montre sur le vif la recherche passionnée de deux penseurs de génie.

A plus longue échéance, vous nous donnerez probablement un jour, comme vous pensez le faire et comme je le souhaite, une étude métaphysique traitant des fondements de l'ontologie, ou plutôt de l'hénologie. En effet, selon Plotin, qui est un de vos maîtres à penser, le principe suprême de toutes choses, Dieu, est à concevoir beaucoup moins comme l'Être par excellence que comme l'Un ineffable, au-delà de tout, au-delà même de l'être. Cette conception néo-platonicienne de Dieu se retrouve chez certains philosophes contemporains comme Jean Trouillard, Henri Duméry, et même, plus récemment, Jean-Luc Marion, pour lesquels vous éprouvez une grande affinité de pensée. Elle se retrouve aussi chez de nombreux auteurs mystiques, d'où votre goût très marqué pour ces derniers, en particulier

Maître Eckhart et les mystiques rhénans des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, auxquels il conviendrait d'ajouter un mystique d'un tout autre tempérament, beaucoup plus concret mais tout aussi profond, St François de Sales. Je crois savoir que les sermons de Maître Eckhart ou les délicieuses réflexions de François de Sales alimentent pour une bonne part vos lectures quotidiennes. Je souhaite que cette seconde source de votre réflexion philosophique nous permette de voir un jour, issu de votre plume, un beau traité de philosophie mystique. Soyez sûr que je ne manquerai pas d'en faire mes délices.

Et maintenant permettez-moi, cher confrère, de vous dire en terminant combien j'ai été heureux du bel éloge de Monseigneur RAFFIT que vous venez de prononcer. J'ai connu surtout Monseigneur RAFFIT au cours de mes années de Grand Séminaire. A cette époque, les étudiants en théologie que nous étions assuraient tous les offices solennels à la cathédrale de Montpellier, dont il était l'archiprêtre. Ainsi ai-je eu maintes occasions d'apprécier son talent oratoire hors pair où l'élégance du style et la véhémence du geste et de la voix servaient admirablement la profondeur de la pensée. Mais il n'était pas seulement — et vous l'avez bien dit — l'orateur sacré. Il était tout aussi bien l'homme au grand cœur, dévoué, simple et généreux, et le pasteur zélé. De lui avoir ainsi prêté votre voix, pour le faire revivre ce soir un instant parmi nous, soyez de tout cœur remercié. Le fauteuil qu'il laissa vacant, notre Compagnie ne doute pas un seul instant, connaissant maintenant vos mérites, que vous l'occuperez dignement. Elle est donc très honorée, Monsieur, et très heureuse de vous accueillir.

*Pierre MASSET*

\*

\* \*